

1. 2. 3. 4.

LA

JEUNE TANTE,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

Paroles de M. MÉLESVILLE,

Musique de M. FRÉDÉRIC KREUBÉ, Chef d'orchestre du
théâtre royal de l'Opéra-Comique, et violon de la Chapelle
de SA MAJESTÉ.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
royal de l'Opéra-Comique, le 18 octobre 1820.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 cent.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ HUBERT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE
DE BOIS, CÔTÉ DU JARDIN, N^o. 222.

~~~~~  
DE L'IMPRIMERIE D'ANTH. BOUCHER,

SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD,  
RUE DES BONS-ENFANTS, N<sup>o</sup>. 54.

M. DCCC. XX.

**PERSONNAGES.**

**DORVAL.**

**CÉCILE**, sa fille, veuve de M. St.-Clair.

**ARMAND.**

**JUSTINE**, suivante de Cécile.

**DUBOIS**, valet d'Armand.

**ACTEURS.**

**M. Vizentini.**

**M<sup>me</sup>. Lemonnier.**

**M. Paul.**

**M<sup>me</sup>. Boulanger.**

**M. Batiste.**



*La Scène se passe au château de Dorval.*

LA

# JEUNE TANTE.

---

*Le Théâtre représente un salon; sur la droite, une croisée qui donne sur l'avenue du château; au fond, le jardin. Portes de côtés.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE.

Quel train, bou Dieu! nous réveiller avant midi!... si cela continue, on ne pourra plus vivre dans ce maudit château!... Le bon M. Dorval n'a que la chasse en tête; ses chevaux, ses chiens, occupent tous ses instants, et parce qu'il en perd le sommeil, il faut que toute la maison se passe de dormir... Quelle existence! auprès de celle que ma maîtresse et moi nous menions à Paris!...

ARIETTE.

Vantera

Qui voudra

De ce champêtre asile

L'aspect doux et tranquille!

Au calme heureux des champs

Je préfère la ville

Et ses plaisirs bruyants.

Dans cette vaste solitude,

Dont rien ne trouble le repos,

On peut sur le bord des ruisseaux

Jouer du murmure des eaux,

Et du ramage des oiseaux,

Ou se livrer aux charmes de l'étude...

Bâiller sur un roman,

Rêver le sentiment...

J'ai peu de goût pour cette étude,

Aussi ....

Vantera

Qui voudra, etc.

Si des danses du village  
Je veux jouir un instant,  
Une musique sauvage,  
Un violon discordant  
Me déchirent le tympan !  
J'essaye une contredanse :  
Un cavalier maladroït  
Me fait manquer la cadence  
En me serrant trop le doigt...  
Enfin si dans la prairie,  
Des timides pastoureux  
Je veux, par coquetterie,  
Provôquer les doux propos :  
Hélas ! de leur ignorance,  
Au fond du cœur je rougis,  
Car ces amoureux transis  
Sont des héros de constance !...

Ah ! vantera  
Qui voudra , etc.

## SCENE II.

**JUSTINE, DORVAL**, *il est en habit de chasse, veste galonnée, chapeau gris, guêtres, etc.*

**DORVAL**, *entrant.*

Jacques, mes fusils, ma gibecière... Morbleu!... l'heure du rendez-vous est déjà passée!

**JUSTINE.**

Soyez tranquille, Monsieur, est-ce qu'on peut commencer sans vous?

**DORVAL.**

Ah! c'est toi, Justine!... que fait ma fille?

**JUSTINE.**

Je crois qu'elle vient de se réveiller.

**DORVAL.**

Comment diable! déjà?

**JUSTINE.**

Que voulez-vous, Monsieur, les apprêts de son nouveau mariage, l'arrivée du futur qu'elle ne connaît pas et que vous attendez dans deux jours, le souvenir du défunt, tout cela fait réfléchir une jeune femme.

**DORVAL.**

Ma fille, réfléchir!... allons, elle perd la tête!

JUSTINE.

Mais, Monsieur (pardonnez-moi ce doute), êtes-vous bien certain que votre pupile, ce jeune Armand dont vous nous vantez si fort les agréments, puisse convenir à Madame St.-Clair ?

DORVAL.

S'il lui conviendra?... lorsque c'est moi qui l'ai choisi !

JUSTINE.

A la bonne heure !... mais j'ai entendu dire qu'il était d'un caractère....

DORVAL.

D'un caractère charmant !... à douze ans il avait déjà une passion décidée pour la chasse... il était d'une adresse !... il m'étonnait, moi ; d'honneur, il m'étonnait !

JUSTINE.

Son esprit...

DORVAL.

Des plus cultivés !... le meilleur écuyer de France, et, avec cela, un fond de philosophie !...

JUSTINE.

Ainsi, Monsieur, vous êtes persuadé que ce mariage doit être avantageux pour ma maîtresse ?

DORVAL.

Très avantageux !... très avantageux !... D'abord Armand logera chez moi ; j'ai besoin de quelqu'un dans mes courses, il deviendra mon compagnon ; mes fermiers me trompent, il sera mon intendant ; il achètera mes chevaux, il organisera mon écurie, ma faisanderie, surveillera mes piqueurs, et me délivrera ainsi de mille petits détails qui me fatiguent... Tu vois bien...

JUSTINE, *riant.*

Que ce mariage sera extrêmement avantageux pour votre fille... Je sens cela... Mais je doute pourtant qu'un homme aussi aimable la rende fort heureuse.

DORVAL.

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas moi qui l'ai formé ! ( *La luitinant.* ) Des principes excellents !... et des mœurs !... Oh ! la-dessus moi je ne badine pas... ( *Il lui caresse le bras.* ) Le joli petit bras !... Parce que, vois-tu, je tiens infiniment aux mœurs ; il n'y a que cela...

*Il veut l'embrasser furtivement.*

JUSTINE.

Eh ! bien, eh ! bien.

DORVAL, *se remettant.*

Hum!... (*On entend le cor de chasse.*) Ah! mon Dieu, je n'oublie; mes chevaux écumant, mes chiens trépignent... Friponne, si je n'étais pas obligé de partir.... mais je reviendrai... Justine, je te recommande de disposer ma fille en faveur d'Armand; tu n'as qu'à lui rapporter mot à mot notre conversation, et elle sera persuadée que mon choix....

JUSTINE, *riant.*

Soyez tranquille, Monsieur, je n'oublierai aucune des bonnes raisons que vous m'avez données!

DORVAL.

Adieu, espiègle!... je me sauve.

*Il sort.*

### SCENE III.

JUSTINE, *se rajustant.*

Eh! mais, voyez donc un peu ce petit séducteur! avec ses mœurs.... je crains bien que ma maîtresse ne partage pas son admiration pour les heureuses qualités d'Armand! M. Dorval s'emportera, criera, c'est un malheur; nous ne nous remarierons certainement pas pour avoir un chasseur de plus dans la maison.

### SCENE IV.

JUSTINE, CÉCILE, *en robe du matin.*

CÉCILE.

Eh! bien, Justine, mon père est-il parti?

JUSTINE.

Oui, Madame, nous voilà seules pour deux grands jours au moins.

CÉCILE.

Il revient le quinze, et son cher pupile arrive ce jour-là: je voudrais déjà le voir, ce charmant prétendu; j'ai besoin de rire à ses dépens.

JUSTINE.

Quoi, Madame, vous le détestez sans l'avoir vu!

CÉCILE.

Ai-je besoin de le voir ? ne sais-je pas que c'est un original ?... un homme à systèmes, un homme ridicule ?... et puis mon père veut ce mariage, il le veut absolument ; tiens, Justine, voilà un tort dont Armand ne se lavera jamais.

JUSTINE.

Vous êtes forte loin de M. votre père, mais devant lui je ne vous vois jamais prendre un ton aussi décidé.

CÉCILE.

J'en conviens, cette soumission est une vieille habitude de l'enfance, mais je m'en déferai, et surtout dans cette occasion. Armand ne me convient pas du tout.

JUSTINE.

Bon, Madame, un mari convient toujours.

CÉCILE.

Ah ! ne m'en parle donc point ; je n'ai été mariée qu'un an, et c'est déjà beaucoup trop. Emmenée à la campagne en tête-à-tête... (*Elle soupire.*) Il me semble encore y être... et puis point de spectacles, de sociétés, de bals ; point de modes nouvelles, enfin rien, absolument rien ; on manquait des choses les plus nécessaires à la vie !

JUSTINE.

Ah ! Madame, quel tableau ! votre époux était donc un tyran ?

CÉCILE.

Non... j'aurais même voulu lui trouver des torts.... cela m'aurait un peu consolée.... mais impossible.....

## ROMANCE.

Ah ! quelle triste destinée !  
Le croirais-tu, ma chère enfant,  
Mon époux, pendant une année,  
Ne gronda pas un seul instant ?  
Soumis, jamais d'humeur fâcheuse,  
Il n'était bien qu'auprès de moi,  
Mes volontés formaient sa loi...  
Ah ! comme j'étais malheureuse !

De cette existence cruelle  
Rien ne pouvait troubler le cours ;  
Entre nous jamais de querelle,  
Car il se donnait tort toujours.  
Son ame douce et généreuse,

Devinait mes moindres desirs,  
Il ne songeait qu'à mes plaisirs...

JUSTINE, *riant*.

Ah ! que vous étiez malheureuse !...

CÉCILE.

Oh ! décidément je ne céderai point, et je veux trouver un moyen de désoler le protégé de mon père ; si ma tante était ici, elle nous seconderait ! malgré son petit air pincé, elle ne vaut guère mieux que nous !....

JUSTINE.

Mademoiselle Dorval ! une prude de trente-six ans ! Peste ! je crois bien ; ces filles-là ne sont bonnes que pour médire du prochain et brouiller les cartes. (*Elle regarde à la fenêtre.*) Eh ! mais, que vois-je ? un courrier qui entre dans l'avenue !

CÉCILE.

Qui peut venir si matin ?

JUSTINE.

On prend soin d'animer notre solitude. (*Elle regarde toujours.*) C'est un jeune homme : si c'était le valet de votre prétendu ?

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu, je le parierais ! quand mon père a une partie de chasse en tête, il ne lit jamais ses lettres qu'à moitié ; il se sera trompé sur le jour.

JUSTINE, *écoutant à la fenêtre.*

Précisément... il demande M. Dorval ; il s'étonne qu'il ne soit pas au logis.... il annonce l'arrivée de M. Armand !...

CÉCILE.

Qu'il est aimable d'arriver pour nous désennuyer ! le verrai-je ?

JUSTINE.

Pourquoi non ? la vue n'engage à rien !

CÉCILE, *réve*.

Si je pouvais me trouver avec lui sans qu'il me connût !.... je vais lui faire dire....

JUSTINE.

Allons, Madame, voici le moment du génie ! Eh bien ?

CÉCILE.

Excellente idée ! écoute, Armand ne connaît pas notre famille.

JUSTINE.

Non, sans doute ; il a été élevé en province !

CÉCILE.

Si je me faisais passer pour ma tante ?



( 9 )

JUSTINE.

Comment ! mademoiselle Doi val ?

CÉCILE.

Sans doute ! en prenant des habits convenables , et surtout le ton mystique et précieux qui me déguisera parfaitement.....

JUSTINE.

Mais à quoi cela vous mènera-t-il ?

CÉCILE.

D'abord , à m'amuser aux dépens de notre amoureux , ensuite à rompre le sot mariage que mon père s'est mis en tête..... oui.. oui... c'est cela ! Justine, je vais rêver à notre projet... toi, reçois ce courrier... tâche de le faire jaser sur son maître... tu m'entends ; tu viendras ensuite m'aider à prendre mon nouveau costume.

*Elle sort.*

## SCÈNE V.

JUSTINE, *seule et riant.*

Allons, j'emploierai tout mon talent à vous rendre vieillé et laide, si la chose est possible : voici le valet d'Armand... il ne sera pas difficile, je crois, de le faire parler ! En vérité, le coquin n'est pas mal !..

## SCÈNE VI.

JUSTINE, DUBOIS, *en courrier.*

DUBOIS, *dans la coulisse.*

Holà ! hé ! quelqu'un !... c'est un désert que ce château..... ( *Il aperçoit Justine.* ) Ah ! pardon , mademoiselle !..

DUO.

DUBOIS.

Salut à l'aimable Soubrette ,  
Au fin sourire, aux charmes séduisants !

*La J<sup>e</sup>. Tante.*

2

JUSTINE, *de même.*

Salut au galant interprète  
Du plus empressé des amants !

DUBOIS, *à part.*

D'honneur, la friponne est jolie,  
Et si mon maître, dans ces lieux,  
Voulait enfin fixer sa vie,  
Je pourrais faire la folie  
De l'adorer... un jour ou deux !

JUSTINE, *à part.*

Bon, je devine dans ses yeux  
Que l'amour se glisse en son ame,  
Et grâce à sa naissante flamme,  
Je saurai tout ce que je veux !..

DUBOIS, *avec passion et comiquement.*

Dis-moi, charmante amie,  
Maîtresse de ma vie,  
Combleras-tu mes vœux ?

JUSTINE.

Vraiment, je ne vais pas si vite,  
Il faut se connaître un peu mieux.

DUBOIS.

De ma flamme subite  
N'accuse que tes yeux !  
Ah ! prends pitié de mon martyr,  
Vois mon ardeur, vois mon délire !  
Hélas ! je n'aurai qu'un seul jour  
Pour filer le parfait amour !

JUSTINE.

Je ne puis m'empêcher de rire  
De ses soupirs, de son amour !

DUBOIS, *voulant lui prendre la main.*

De cette main que je presse la tienne !

JUSTINE, *jouant l'embarras.*

Non pas... non pas. . cela ne se fait pas.

DUBOIS.

Ne sois point inhumaine,  
Quand on a tant d'appas

( II )

Craint-on de faire des ingrats ?  
Cette main ?

*JUSTINE, la laissant prendre.*

Non pas !

ENSEMBLE.

*JUSTINE, à part.*

Son cœur palpite de plaisir,  
Ah ! de tendresse il va mourir,  
En vain il voudrait s'en défendre,  
Un regard bien doux, un soupir,  
Et le séducteur va se rendre.

*DUBOIS, à part.*

Son cœur palpite de plaisir,  
Son trouble encor vient l'embellir,  
En vain on voudrait s'en défendre,  
Un regard vainqueur, un soupir,  
Et la pauvrete va se rendre.

( *Agitato.* )

**DUBOIS.**

Je n'y résiste plus,  
Et de mes sens émus  
L'amour s'est rendu maître !...

**JUSTINE.**

Quel transport !

**DUBOIS.**

Un baiser !

**JUSTINE.**

Non pas... non pas...

**DUBOIS.**

Peux-tu le refuser ?

**JUSTINE.**

Non... mais il faut mieux nous connaître.  
Dis-moi d'abord bien franchement  
Tout ce que tu sais de ton maître :  
Est-il discret, est-il aimant,  
Est-il léger, est-il constant ?

**DUBOIS.**

Doucement, doucement,  
Je ne parle pas de mon maître.

JUSTINE.

Ce baiser ne te séduit pas ?

DUBOIS.

Si fait, vraiment...

JUSTINE.

Tu l'obtiendras...

*Il l'embrasse.*

Eh bien ! tu dis donc que ton maître...

DUBOIS, *l'imitant.*

Non pas, non pas, cela ne se fait pas !  
Je n'ai jamais trahi mon maître,  
Pour m'engager dans ce faux pas,  
Un seul baiser ne suffit pas.

JUSTINE.

Oh ! le traître !

DUBOIS, *riant.*

Ne pleure pas !

JUSTINE.

J'ai du malheur.. hélas ! hélas !  
Moi j'ai toujours fait des ingrats.

ENSEMBLE.

Son cœur palpite de plaisir, etc.

JUSTINE.

C'est affreux, Monsieur, surprendre ma bonne foi !

DUBOIS.

Allons, ne te fâche pas, ma chère enfant, je vais satisfaire ta curiosité..... je vois que ta maîtresse brûle de connaître son prétendu.... c'est trop juste.... mais, au moins que mon maître ne se doute pas.....

JUSTINE.

Comment !... il y a donc des choses....

DUBOIS.

Ah ! des choses auxquelles vous ne vous attendez pas, j'en suis sûr !

JUSTINE, *avec empressement.*

Voyons, voyons vite.

DUBOIS.

Figure-toi d'abord que c'est un fort aimable cavalier, brave,

spirituel, généreux... mais il a de si singulières idées qu'il ne vient ici que pour... ah ! mon Dieu, je l'entends ; silence !

JUSTINE.

Que c'est désagréable ! j'allais tout savoir !

## SCENE VII.

Les Mêmes, ARMAND.

ARMAND.

Dubois !... Dubois !... où diable le coquin s'est-il donc fourré ?

DUBOIS.

Je vous attendais, Monsieur !

ARMAND, voyant Justine.

Ah ! fort bien, je ne m'étonne plus que tu ne sois pas déjà installé à l'office ! (*A Justine.*) On vient de me dire que Dorval n'était point au château ?

JUSTINE.

Il est à la chasse pour deux jours.

ARMAND.

C'est incroyable ! il n'a donc pas reçu ma lettre ?

JUSTINE.

Si fait, Monsieur, mais il est si distrait..... il ne vous attend qu'à rès-demain.

ARMAND.

Il mériterait bien, pour le punir de son étourderie, que je repartisse sur-le-champ ! mais non, puisque j'y suis.... demandons à voir madame de St.-Clair... cette chère prétendue ! je ne puis trop m'en di-penser.

JUSTINE, à part.

Oh ! mon Dieu, quel ton glace !

DUBOIS.

Vous l'entendez, mon enfant, voulez-vous annoncer mon maître ?

JUSTINE.

Ah ! il sera impossible à Madame de vous recevoir.

ARMAND.

Pourquoi donc ?

JUSTINE.

Elle est malade à mourir... une migraine affreuse ; elle ne voit personne.

DUBOIS, *bas à son maître.*

Dites donc, Monsieur, il paraît qu'il y a autant d'empressement d'un côté que de l'autre.

ARMAND, *avec joie.*

Elle ne reçoit personne... c'est délicieux....

JUSTINE.

Mais je vais avertir Mlle. Dorval, sa tante, la sœur de mon maître.

ARMAND.

Sa tante L... je la verrai avec plaisir.

DUBOIS.

Une tante ! certainement... c'est une personne à ménager, si elle est vieille et riche.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en reviens pas !... quelle froideur !... serait-ce déjà l'avant-gout du mariage qui.... (*Haut.*) Monsieur, je cours prévenir Mlle. Dorval de votre visite; j'aurai soin, en même temps, de faire part à ma maîtresse de votre empressement et de vos tendres inquiétudes sur sa santé....

*Elle sort.*

## SCENE VIII.

ARMAND, DUBOIS.

DUBOIS.

A ce ton, moitié plaisant, je vois qu'on a déjà pénétré vos sentiments : les femmes ont un tact !

ARMAND.

Parbleu ! je suis ravi du hasard qui me prive de la vue de ma future.

DUBOIS.

Réjouissez-vous, Monsieur, vous allez voir à sa place une douairière du dernier siècle.... C'est fort intéressant !.

ARMAND.

Que m'importe, pourvu qu'elle serve mes intérêts ! Je comptais parler à Dorval de mon éloignement pour le mariage; le cher homme se serait peut-être fâché, tandis que sa sœur....

DUBOIS.

Mais, Monsieur, réfléchissez encore ! refuser une fille unique dont le père a soixante mille livres de rente ! c'est un trésor qui vous tombe du ciel !

Je méprise la fortune!

ARMAND.

Ah ! Monsieur , prenez garde qu'elle ne vous le rende !

DUBOIS.

D'ailleurs tu connais mes principes sur le mariage.

ARMAND.

DUBOIS.

Oui , je sais que vous déclamez sans cesse contre les femmes , et que vous vous enflamez en un quart d'heure pour le premier minois qui se présente.

ARMAND.

J'ai résolu de n'épouser jamais une femme trop jeune. Les jeunes femmes sont toutes coquettes.

DUBOIS.

Et les vieilles.... sont... sont vieilles... Quoi ! mon cher maître , parce que vous avez été dupe d'une coquette de vingt ans l...

ARMAND.

Comme elle m'a rendu malheureux ! Tiens , Dubois , ne me parle jamais de cette femme ; je ne voudrais plus en regarder aucune ; je suis tenté de croire que tout son sexe lui ressemble , et je redouterais plus une femme jeune et jolie , qu'un escadron d'eunemis.

DUBOIS.

Que vous êtes poltron ! Moi , Monsieur , je craindrais beaucoup moins une armée de jolies femmes , qu'un seul ennemi : oh ! j'ai du cœur !

ARMAND.

Je sais que Madame St.-Clair , la fille de mon tuteur , est coquette , légère... Oh ! j'ai pris des informations sur son caractère!

DUBOIS.

Oui-dà !

ARMAND.

C'est une petite folle dont l'esprit est rempli de malice... et bien certainement je n'irai pas m'exposer....

DUBOIS.

Ah ! Monsieur , avec vos beaux systèmes , je vous prédis que vous resterez garçon.

ARMAND.

Eh ! bien , la philosophie me consolera.

DUBOIS.

Oui.... la philosophie me paiera-t-elle mes gages ?

ARMAND.

Tes gages.... si tu savais comme moi te contenter de peu !

DUBOIS.

Ma foi, Monsieur, quand le maître se contente de peu, il faut donc que le valet se contente de rien.

ARMAND.

Chut.... on vient.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE, JUSTINE.

*Cécile doit changer de costume et en prendre un de femme de trente-six à quarante ans. Il faut que, sans caricature, il soit tellement opposé à celui qu'elle a eu au commencement, que l'illusion paraisse vraisemblable.*

ARMAND, allant au-devant de Cécile.

Ah! Mademoiselle, mille pardons!

CÉCILE.

Je me félicite, Monsieur, de me trouver chez mon frère en ce moment, et de pouvoir l'excuser auprès de vous.

ARMAND, étonné.

Quoi! serait-ce là Mademoiselle Dorval!

DUBOIS, à part.

Eh! voilà une tante qui est encore fort présentable!

JUSTINE, bas à Cécile.

Courage!

CÉCILE.

Vous paraissez étonné! oserai-je vous en demander le sujet?

ARMAND.

Pardonnez, Mademoiselle, je savais bien que la sœur de M. Dorval était jeune encore.....

CÉCILE.

En effet, je suis beaucoup plus jeune que mon frère.

ARMAND.

Je suis surpris de trouver en vous une personne d'une tournure aussi élégante; d'honneur, vous ne paraissez pas plus de vingt-cinq ans.

JUSTINE, bas à Cécile.

Prendrez-vous cela pour un compliment?

CÉCILE.

Vous me flattez, Monsieur, mais je sais qu'une femme raisonnable doit attacher peu de prix à ces frivoles avantages.... Il est vrai que l'air de la campagne me fait beaucoup de bien.



( 17 )

ARMAND, *à Dubois.*

C'est incroyable comme elle est conservée!

DUBOIS, *à Armand.*

Laissez donc, je voudrais la voir avant sa toilette; je parierais qu'elle a vingt ans de plus.

CÉCILE.

Ma nièce ne peut recevoir votre visite, Monsieur; elle m'a chargée de vous en témoigner son regret.

ARMAND.

Que dites-vous? Mademoiselle! je suis bien dédommagé, et puisque vous me permettez de passer quelques instants près de vous.....

CÉCILE.

Nous sommes à la campagne.... je crois que, sans me compromettre, je puis vous tenir compagnie..... vous dinerez avec moi?

ARMAND, *avec empressement.*

Très volontiers; mais je suis en habit de voyage, permettez-moi d'en aller prendre un plus décent.

CÉCILE *à Justine.*

Justine, montrez à Monsieur son appartement.

ARMAND.

Je reviens à l'instant! (*A Dubois.*) Mais dis donc, Dubois, cette femme est charmante; quel ton! quelle modestie! elle n'est ni coquette, ni rusée, celle-là!

DUBOIS.

Ah! Monsieur, elle est prude, et c'est encore pis.

*Ils entrent dans l'appartement opposé à celui de Cécile.*

## SCENE X.

CÉCILE, JUSTINE.

*Elles rient en prenant garde d'être entendues.*

CÉCILE.

A merveille! il ne se doute pas de la ruse!

JUSTINE, *avec ironie.*

Ce pauvre jeune homme! quel coup-d'œil exercé!

*La Je. Tante.*

3

CÉCILE.

Chut !

JUSTINE.

Il ne peut nous entendre : mais n'êtes-vous pas piquée, Madame, de la froideur qu'il témoigne pour vous ? ne pas demander seulement une pauvre petite fois si votre maladie est grave ! s'il pourra vous voir ! c'est affreux !

CÉCILE.

J'en conviens ; mais il paraît aimable !

JUSTINE, *l'imitant.*

Il paraît aimable !... oh ! que les femmes sont faibles ! si vous m'en croyez, vous vous vengerez en le rendant amoureux, sous la figure d'une tante : ce serait là le coup de maître !

CÉCILE.

Tu appelles cela une vengeance ! j'en pourrais être dupe !... va toujours donner des ordres pour le dîner, et laisse-moi songer à ce que je dois faire.

*Justine sort.*CÉCILE, *seule.*

Mon père pourrait bien avoir raison à travers sa bizarrerie, Armand montre de la grâce... et peut-être qu'un second hymen !... plus heureux que le premier... (*souriant*) il serait plaisant, en effet, sous cette apparence respectable, de faire sa conquête... cette folie me servirait d'ailleurs pour étudier son caractère... (*Gâiment.*) Allons, c'est décidé, je l'enlève à ma nièce ; je le séduis.

## RONDEAU.

Adroite pruderie,  
Douce coquetterie,  
Venez à mon secours ;  
Sachons avec adresse,  
Aux traits de la sagesse  
Unir ceux des amours.

Pour moi quelle gloire immortelle !  
Si j'allais le rendre infidèle !...  
Sous ce bizarre accoutrement  
Inspirer un doux sentiment,  
Et l'emporter sur une nièce,  
Malgré sa grâce et sa jeunesse,  
Oh ! ce serait charmant !

Adroite pruderie, etc.

Oui , mais si trompant mon attente ,  
Mon cher futur à mon aspect ,  
Saisi de crainte et de respect ,  
Allait m'aimer... comme une tante !  
Ne prendre pour sa confidente !  
Le bel emploi vraiment !  
A vingt ans confidente !  
Le trait serait piquant !  
Bannissons toute crainte ,  
J'aurai sur lui plus de pouvoir ,  
Car malgré cette feinte ,  
Si j'en crois mon miroir ,  
Je suis encor fort bonne à voir.

Adroite pruderie , etc.

Le voici , reprenons vite mon rôle !

## SCENE XI.

CÉCILE, ARMAND.

*Ils se saluent. Armand la regarde avec beaucoup d'attention.*

CÉCILE.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, notre situation assez singulière ! nous ne nous sommes jamais vus, et nous voici... ( *avec embarras* ) en tête-à-tête ?

ARMAND.

C'est le meilleur moyen de faire une prompte connaissance ; et, pour ma part , je vous assure , Mademoiselle , que je suis disposé à autant de confiance que si je vous connaissais déjà depuis dix ans.

CÉCILE.

Je serai bientôt votre tante , et ce titre permet...

ARMAND, *légèrement.*

Non , non , ce n'est point à ce titre.

CÉCILE.

C'est bien dommage que Cécile ne soit pas avec nous ; convenez que vous la regrettez ?

ARMAND, *tendrement.*

Moi , pas du tout ! Soyez franche , je parie qu'elle n'est ni aussi jolie , ni aussi aimable que sa tante.

CÉCILE, *minaudent.*

Monsieur , je ne suis point accoutumée à entendre de semblables discours.

ARMAND.

On ne vous dit point que vous êtes aimable ? avec quelles gens vivez-vous donc ?

CÉCILE.

Encore ?... Parlons de ma nièce ! vous ignorez peut-être une particularité très remarquable ?

ARMAND.

Quoi donc ?

CÉCILE.

C'est qu'elle et moi, nous nous ressemblons étonnamment,

ARMAND.

C'est singulier !

CÉCILE.

Au point que, malgré la différence d'âges, on nous prend l'une pour l'autre : mais pour le caractère, nous sommes loin de nous ressembler. Malgré mes sermons éternels... Cécile ne rêve qu'à la parure et aux moyens de plaire.

ARMAND, *à part.*

On me l'avait bien dit.

CÉCILE.

Son plus grand plaisir est de désoler les pauvres jeunes gens qui lui rendent des soins ; si elle vous voyait... oh ! malheur à vous... elle aurait bientôt trouvé quelque moyen de s'amuser à vos dépens.

ARMAND, *d'un air de confiance.*

Oh ! j'ai quelque expérience ! et l'on ne me trompe pas aussi facilement que ces jeunes étourdis... je me serais aperçu de ses projets, et alors...

CÉCILE.

Cela n'est pas sûr, elle a tant de flexibilité dans l'esprit, que, même en trompant, elle conserve l'accent de la vérité !

ARMAND.

D'après ce que vous me dites, et d'après ce que je savais déjà, je vois qu'elle est bien loin de...

CÉCILE, *vivement.*

Ce que vous saviez ?... Comment, Monsieur, vous venez pour épouser Cécile, et vous..

ARMAND, *à demi-voix.*

L'épouser ! mon Dieu, non !... je venais au contraire pour engager Dorval à rompre l'hymen qu'il projetait ; j'étais décidé d'avance à ne pas le contracter ; aussi jugez de mon bonheur, de rencontrer, à la place de Cécile, une bonne tante, bien franche,

ennemie de toutes les ruses... qui ne veut pas que l'on me trompe... et qui m'aidera dans mon projet... Tenez, entre nous, je suis ravi que l'indisposition de Cécile l'ait empêchée de me recevoir... elle nous aurait gênés, nous n'aurions pas pu nous expliquer à cœur ouvert.

CÉCILE.

Je ne reviens pas de ma surprise ! comment, quand je vous parlais des travers de ma nièce... ?

ARMAND.

Bon ! j'en savais encore plus !

CÉCILE.

Encore plus ?

ARMAND.

Vous ne m'avez pas tout dit ; on m'a parlé d'un petit cousin, qui, dit-on, n'est pas mal reçu.

CÉCILE, *vivement*.

Oh ! pour cela, on vous a trompé ; Cécile peut s'amuser, rire aux dépens de quelques fous, mais jamais...

ARMAND.

Tant mieux s'il n'en est rien ; mais je ne l'épouserai point, et je compte sur vos bons offices pour rompre...

CÉCILE, *piquée*.

Cela ne sera pas difficile, Monsieur ; Cécile se porte aussi bien que moi, et n'a prétexté une indisposition que pour se dispenser de vous voir.

ARMAND.

Voilà qui se rencontre parfaitement ; mais d'où peut venir cet éloignement ?

CÉCILE.

Elle n'a pas entendu dire beaucoup de bien de vous ; on lui a rapporté que vous étiez léger, dissipateur, ridicule dans vos systèmes, censeur très rigide de la conduite des autres, et cependant si peu sévère pour vous-même.

ARMAND.

Ah ! Madame, c'est une calomnie ! il m'importe infiniment que vous, surtout, soyez désabusée.

CÉCILE.

Eh ! Monsieur, que vous fait mon opinion... puisque vous n'épousez pas ma nièce ?

ARMAND, *avec feu*.

Je serais désespéré si vous ajoutiez foi à ces indignes men-

songes ! Si vous saviez combien je vous mets au-dessus de toutes les autres femmes...

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

ARMAND, *avec amour.*

Il ne m'a fallu qu'un instant pour vous apprécier..... pour distinguer en vous ce ton modeste, cette grâce séduisante...

CÉCILE.

Comment, Monsieur...

*D U O.*

ARMAND.

Ah ! c'est vous seule que j'adore ,  
Daignez répondre à mon ardeur ,  
Et près de vous je puis encore  
Retrouver l'espoir du bonheur !

CÉCILE, *seignant d'être émue.*

Non, d'un sentiment que j'ignore ,  
J'ai toujours fui l'attrait vainqueur ,  
Et près de vous je veux encore  
S'il se peut conserver mon cœur.

ARMAND.

D'une cruelle indifférence  
Vous pourriez payer mon ardeur ?

CÉCILE, *affectant un grand trouble.*

Je crains de faire une imprudence ,  
Si je n'écoutais que mon cœur...  
Mais je dois garder le silence...

ARMAND, *vivement.*

Parlez, de grâce !

CÉCILE.

Non... non... non...

Car à mon âge, en conscience ,  
Il faut montrer plus de raison.

ARMAND, *à part avec transport.*

Ce mot m'éclaire,  
J'ai su lui plaire.

ENSEMBLE.

ARMAND, *à part.*

Heureux moment !  
Transport charmant !  
Elle se trouble... elle soupire !  
Je presse sa main tendrement,  
Et son regard semble me dire  
Que mon cœur doit être content.  
Ah ! c'est charmant !

CÉCILE, *à part.*

Heureux moment !  
Transport charmant !  
Comme il tremble, comme il soupire !  
Il presse ma main tendrement,  
Mais il ne faut encor rien dire,  
Pour le tromper plus sûrement...  
Ah ! c'est charmant !

CÉCILE.

Ah ! je rougis de ma faiblesse !

ARMAND.

Que dites-vous, que craignez-vous ?  
N'êtes-vous pas près d'un époux ?

CÉCILE.

Hélas ! si vous voyez ma nièce,  
Je vais perdre votre tendresse !

ARMAND, *vivement.*

Jamais, jamais de votre nièce  
Je ne veux devenir l'époux...  
Oui, je le jure à vos genoux.

CÉCILE.

Ah ! vous ignorez son adresse,  
Ne jurez pas, mon cher Armand,  
Car si vous la voyez un instant,  
Vous oublierez votre promesse.

ARMAND, *enivré et lui baisant la main.*

Qu'ai-je entendu ? mon cher Armand !

ENSEMBLE.

Heureux moment !  
Transport charmant ! etc.

SCENE XII.

Les Précédents, JUSTINE, DUBOIS.

JUSTINE, *accourant.*

Ah! Madame !...

DUBOIS, *bas à son maître.*

Monsieur !... Monsieur!

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Qu'allons-nous faire ?

DUBOIS, *bas à son maître.*

M. Dorval...

JUSTINE, *de même.*

Votre père...

DUBOIS, *de même.*

Il arrive à l'instant !...

JUSTINE, *de même.*

Il est au bout de l'avenue !...

CÉCILE, *à part.*

Ah! mon Dieu ! comment lui cacher !...

DUBOIS, *à part.*

C'est singulier !.... le retour du bonhomme paraît les embar-  
rasser !...

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Prenons vite un parti; M. Dorval sera ici dans un moment.

ARMAND.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, vous paraissez inquiète ?

CÉCILE.

En effet, je me trouve dans une situation !...

JUSTINE, *à part.*

Fort embarrassante !...

ARMAND.

Puis-je vous demander ?...

CÉCILE, *troublée.*

Ce retour imprévu.... des raisons particulières.... Monsieur,  
vous saurez que, dans cet instant, je ne puis voir mon pe....  
M. Dorval.

DUBOIS, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous.

ARMAND.

Daignez m'apprendre ?...



CÉCILE, *se remettant.*

Des motifs d'intérêt nous ont brouillés; depuis quelque temps nous avons cessé de nous voir, et je ne suis venue chez lui, aujourd'hui même, que parce que je le savais absent, et pour embrasser ma nièce, à laquelle je suis vraiment attachée.

ARMAND.

N'est ce que cela, Mademoiselle? un moment de vivacité, une misère!..... Je suis charmé de me trouver ici, je m'en vais raccommoder tout cela; trop heureux de rencontrer cette occasion....

CÉCILE.

Non, Monsieur, la chose est plus grave que vous ne pensez; il m'est impossible de voir mon frère, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'il me sût chez lui.

ARMAND.

Si vous l'exigez absolument, il est facile qu'il l'ignore; vous pouvez vous retirer dans l'appartement de Mme. de St.-Clair, et nous aurons soin...

CÉCILE.

Oui, Monsieur, oui, c'est très bien penser, je cours m'y cacher..... vous ne direz point que vous m'avez vue, je vous en conjure...

ARMAND.

Soyez sans inquiétude, Mademoiselle, vos ordres seront exécutés.

*Elle rentre avec Justine.*

## SCÈNE XIII.

ARMAND, DUBOIS.

ARMAND.

Diable! voilà qui me dérange! si Mlle. Dorval ne voit pas son frère, elle ne pourra pas rompre mon mariage.

DUBOIS.

Il est tout rompu, Monsieur, puisque les deux parties contractantes ne veulent pas se voir.

ARMAND.

Comment! saurais-tu déjà?...

*La Je. Tante.*

DUBOIS.

Tout en déjeunant, Justine m'a mis au fait. Ah ! Monsieur, que vous devez être content ! il y a réellement de la sympathie ! si Justine dit vrai, sa maîtresse a presque de l'aversion pour vous.

ARMAND.

C'est très heureux ; mais Dorval est entêté, et j'aurai toutes les peines du monde... Conviens, Dubois, que sa sœur est adorable !

DUBOIS.

Qui ? la tante !

ARMAND.

Ah ! mon ami, c'est une personne accomplie.... elle n'est pas de la première jeunesse, à la bonne heure ; mais quelle physiologie douce, spirituelle ! que de grâce dans sa tournure !... d'honneur cette femme me rendra fou ....

DUBOIS, *à part*,

La besogne est à moitié faite. (*Haut.*) Ah ! ça, Monsieur, le papa vient, réalisez vos rêves, si vous pouvez, quant à moi....

ARMAND.

Mes rêves !... laissez-nous.

DUBOIS.

Volontiers. Moi, qui n'estime que le solide, je retourne à l'office.

*Il sort.*

## SCÈNE XIV.

ARMAND, DORVAL.

DORVAL, *accourant.*

Où est-il ?... où est-il ?... ah ! le voilà donc ce cher garçon ! que je t'embrasse ! (*Il l'embrasse.*) Parbleu ! mon ami, j'avais mal lu ta lettre, et je m'en allais à quatre lieues d'ici ; j'aurais été désespéré.... heureusement notre chasse est remise à huitaine, j'ai trouvé en chemin l'express qui m'en apportait la nouvelle.

ARMAND.

Je suis enchanté... vous êtes donc toujours le même ?

DORVAL.

Toujours, mon ami ! buvant, grondant, chassant, faisant

encore quelques folies par-ci par-là ; il n'y a que ce régime qui me soutienne....

ARMAND, *riant*.

Oui, toujours étourdi....

DORVAL.

Comme ton pauvre père ! Tiens ! il me semble encore le voir ! nous faisons toutes nos fredaines de compagnie ; aussi nous nous aimions ! j'espère que tu lui ressembles, et c'est pour cela que je te donne ma Cécile ; un vrai trésor, aimable, jolie, folle comme son père !... Qu'as-tu donc ? il me semble que tu devrais au moins dire comme moi ; ne la trouves-tu pas charmante, ma Cécile ?

ARMAND.

Monsieur !...

DORVAL.

Si tu ne la trouves pas adorable, c'est que tu ne la connais pas, ou que tu n'as pas de goût.

ARMAND.

Je ne l'ai pas vue depuis son enfance, et ses traits...

DORVAL.

Comment, tu ne l'as pas vue ? que fais-tu donc depuis deux heures que tu es arrivé ?

ARMAND.

Elle est, dit-on, incommodée.

DORVAL.

Incommodée ! qu'est-ce que cela veut dire ? incommodée ! avec moi on doit toujours se bien porter.

ARMAND.

Mais pourtant si...

DORVAL.

Minauderies de femme que tout cela ! Cécile n'a qu'à se lever matin, faire deux ou trois lieues avant le déjeuner, elle n'aura ni migraines, ni langueurs, ni maux de uerss... attends, attends, je vais à l'instant !...

ARMAND.

Qu'allez-vous faire ? je ne veux point déranger.

DORVAL.

Ta, ta, ta, déranger ! il n'y aura point de dérangement, je vais la chercher et te l'amener tout de suite ; je suis sûr qu'elle est fraîche comme la rose, et que son incommodité n'est qu'un prétexte..... une toilette plus élégante qu'on fait en ton honneur.

*Il sort.*

SCENE XV.

ARMAND, *seul.*

Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne trouve pas sa sœur!... oh! non, elle aura su se cacher. Je vais donc voir ma prétendue, cette espiègle qui me déteste.... oh! je ne crois pas à son éloignement pour moi... c'est que sa tante était piquée de ma franchise et de tout ce que je savais moi-même de Cécile.... je suis curieux de juger la ressemblance... il est impossible qu'elle soit aussi bien que Mademoiselle Dorval... Ah! cette femme est vraiment supérieure à toutes les autres.... c'est décidé, je l'épouse.

SCENE XVI.

ARMAND, CÉCILE, DORVAL.

*Cécile a repris des habits de très jeune personne; elle entre amenée par son père, qui lui donne le bras. Ils causent ensemble.*

ARMAND, *l'examinant.*

Voici sa nièce! eh! mais.... une tournure agréable....

CÉCILE, *à part.*

Je crains bien qu'il ne devine la vérité.

DORVAL, *à sa fille.*

Le vois-tu? il est joli garçon, en moins?

ARMAND, *la regardant.*

Quelle ressemblance! avec cela, je crois que la tante est mieux.

DORVAL, *à sa fille.*

Allons, approche; tu sais que je n'aime pas les façons! (*À Armand.*) Eh! bien, mon ami, voilà Cécile; cette pauvre enfant est bien malade.... tiens, regarde plutôt!

CÉCILE.

Mon père, je vous assure....

ARMAND.

Je serais désespéré que Madame se fût gênée pour moi!

DORVAL.

Bah! bah! mon cher Armand, point de cérémonies, nous n'en faisons jamais; rends-lui des soins, c'est dans l'ordre; et toi, ma fille, reçois-le bien, c'est le fils de mon ancien ami. (*Bas à Armand.*) Ah! ça, tu sais que mon projet....

ARMAND, *l'interrompant.*

Avez-vous fait bonne chasse ce matin, Monsieur?

DORVAL.

A quoi rêves-tu donc? ne t'ai-je pas dit qu'elle était remise à luitaine? (*Bas.*) Elle est jolie, ma Cécile!

ARMAND.

Charmante!

DORVAL, *bas.*

Et puis de l'esprit, des talents, un caractère....

ARMAND, *l'interrompant encore.*

Votre parc paraît fort étendu; avez-vous beaucoup d'eau?

DORVAL.

Comment! une rivière.... véritable. (*Haut.*) Ma fille te mènera voir tout cela; elle aime la promenade, et la connaissance se fera plus vite..... (*L'observant.*) Mais parle-lui donc, tu as l'air un peu gauche; il ne faut pas être timide comme cela.

CÉCILE.

Pourquoi contrarier Monsieur? j'ai dans l'idée que notre société n'a pas grand attrait pour lui.

ARMAND.

Ah! Madame....

DORVAL.

Si fait! si fait! c'est qu'avec toi il est embarrassé.

CÉCILE.

Monsieur quitte peut-être pour nous une compagnie qui lui plaisait davantage?

ARMAND, *à part.*

On ne peut mieux deviner!

DORVAL.

Non, je vois la raison de son embarras. (*À part.*) Un père est toujours de trop. (*Haut.*) Mes amis, il faut que je m'abente un moment; mes ouvriers, mon parc, le coup-d'œil du maître est nécessaire, voyez-vous; restez ici, je reviens dans un quart-d'heure.

CÉCILE.

Quoi! mon père, vous nous quittez si vite?

ARMAND.

Pourquoi nous priver?...

DORVAL.

J'ai mes raisons.... j'ai mes raisons. (*Bas à Armand.*) Tu vois, mon ami, comme je te sers.... tu n'aurais pas osé m'envoyer pro-

mener.... moi, j'y vais sans me faire prier.... Allons, fais-toi adorer bien vite, et que nous n'ayons plus que le contrat à signer.

*Il sort.*

## SCENE XVII.

CÉCILE, ARMAND.

CÉCILE, à part, en le regardant.

Oh ! mon Dieu, quel gros soupir !... pauvre garçon, son embarras me touche.

*Elle rit.*

ARMAND, à part.

Comment entamer la conversation ? (*Haut.*) Il est bien malheureux que mademoiselle Dorval soit brouillée avec Monsieur votre père.... cela vous prive du plaisir de vivre avec elle.

CÉCILE.

Oh ! nous savons nous arranger pour être presque toujours ensemble, nous nous aimons beaucoup.

ARMAND.

Cet attachement est d'autant plus naturel que je ne connais pas de femme plus aimable.

CÉCILE.

Elle vaut mieux que moi, n'est-il pas vrai ?

ARMAND.

Je ne dis pas cela, Madame !

CÉCILE.

Non, mais vous le pensez, et vous l'avez dit et répété il n'y a pas une heure.

ARMAND.

Madame, pouvez-vous croire ?

CÉCILE.

Cela n'est pas étonnant, quand on aime une femme, on déprise toutes les autres

ARMAND, à part.

Mademoiselle Dorval lui aurait-elle appris....!! Quelle indiscretion !

CÉCILE.

Au surplus, Monsieur, je ne puis m'empêcher de louer votre choix : vous n'aimez pas les têtes éventées ; il vous faut de la ma-

turité, et pour cela je conviens que les tantes sont préférables aux nièces.

ARMAND.

Daignez m'expliquer cette énigme.

CÉCILE.

Il n'y a point d'énigme. (*Elle l'imite.*) Ma tante est une personne bien timide, bien modeste, bien innocente ; vous brûlez pour elle, elle s'enflamme aussi pour vous, je suis sa confidente.

ARMAND, avec feu.

Quoi ! je serais assez heureux ?... Ah ! ne m'abusez pas !

CÉCILE, gaiement.

Mais ce que vous ignorez, c'est que ma chère tante, quoique beaucoup plus âgée que moi, ne fait rien sans me consulter ; elle suit mes conseils, et vous ne l'épouserez qu'autant que j'y consentirai : c'est moi qui suis son mentor.

ARMAND, riant.

Vraiment !

CÉCILE.

Ne riez point ; tâchez plutôt d'obtenir mon consentement ; faites-moi la cour pour que je vous marie avec elle.

ARMAND, riant.

Je me croirai heureux d'avoir votre agrément.

CÉCILE.

Ah !... à la bonne heure, je vous promets d'y penser. Je devrais pourtant vous en vouloir pour les jolies choses que vous lui avez dites de moi.

ARMAND.

Ah ! Madame, épargnez-moi, je suis loin de croire... !

CÉCILE.

Allons, je vous fais grâce ; d'ailleurs, pour un oncle, je vous trouve fort bien, et je m'amuse d'avance du respect qu'il faudra que j'aie pour vous.

ARMAND, souriant.

Du respect ! je vous en dispense.

CÉCILE.

Non, vraiment, je suis pénétrée de mes devoirs ! (*Elle lui fait une grande révérence.*) Et je vous prie, mon cher Oncle, de m'accorder votre bienveillance.

*Elle rit.*

ARMAND, vivement.

Ah ! c'est la vôtre dont j'ai le plus grand besoin !... Vous connaissez mes sentiments pour votre aimable tante, daignez la décider à me donner sa main...

CÉCILE, *riant.*

Eh ! mais... pourquoi pas ? mon rôle deviendrait assez piquant.

ARMAND.

Pardonnez , mais si je pouvais la revoir... pendant l'absence de M. votre père; elle est je crois dans cet appartement ( *il le lui montre* ), et vous êtes si bonne...!

CÉCILE.

Trop bonne en vérité ! Restez ici , je vais la faire venir ; d'honneur , je mets à tout ceci le même intérêt que si c'était mon affaire personnelle !

ARMAND.

Oh ! vous êtes charmante !

CÉCILE.

Charmante ! prenez garde , vous volez cela à ma tante.

*Elle sort.*

## SCENE XVIII.

ARMAND , *seul.*

La drôle de petite folle ! je commence à avoir une meilleure opinion d'elle.

## SCENE XIX.

ARMAND , DUBOIS.

*Dubois entre par une porte voisine de l'appartement de Cécile.*

DUBOIS , *accourant.*

Monsieur , je vous cherchais !

ARMAND.

Que signifie ce trouble ?

DUBOIS.

Ah ! mon cher maître ! nous avons affaire à des lutins , et ce qu'il y a de pis , à des lutins femelles !

ARMAND.

Qu'est-il donc arrivé ?

DUBOIS.

Vous savez bien cette dame pour laquelle vous vous êtes enflammé comme la poudre ?



Eh ! bien.

ARMAND.

DUBOIS.

Eh ! bien, Monsieur, votre amour est au diable !

ARMAND.

Que dis-tu ?

DUBOIS.

Vous savez bien l'autre, que vous ne pouvez souffrir ?

ARMAND.

Eh ! bien.

DUBOIS.

Eh ! bien, Monsieur, c'est celle-là que vous aimez,

ARMAND.

Il extravague !

DUBOIS.

Non, parbleu ! je suis dans mon bon sens : on vous trompe ; il n'y a qu'une femme ici qui compte pour deux, et à elles deux, elles n'en valent pas la moitié d'une bonne.

ARMAND.

Explique-toi, malheureux, ou je te chasse à l'instant ! . . . Que signifient tes sots discours ?

DUBOIS.

Qu'on vous trompe, qu'on rit à vos dépens, je viens de tout entendre !

ARMAND.

Comment ! serais-je la dupe de cette prétendue ressemblance ?

DUBOIS.

Précisément ! la jeune femme ne voulait pas plus de vous que vous ne vouliez d'elle ; pour vous dégoûter, elle a fait la vieille, c'était justement vous prendre par votre faiblesse !

ARMAND.

Quelle aventure !

DUBOIS.

Elle a cru jouer au fin ; mais elle s'est prise elle-même dans le piège, car elle raifole de vous : j'ai entendu sa femme de chambre qui lui en faisait la guerre.

ARMAND, transporté.

Est-il bien vrai ? elle m'aimerait ! . . . oh ! oui, j'ose l'espérer,

*La J<sup>e</sup>. Tante.*

5

quelques mots échappés à Cécile, et que je trouve charmants, à présent que je sais qu'ils m'ont été adressés par elle-même...

DUBOIS, *étonné.*

Eh ! bien, eh ! bien, vous l'aimez ! une jeune femme !...

ARMAND.

N'est-elle pas un prodige d'imagination, d'esprit, de délicatesse ; quelle figure ravissante ! quel heureux caractère ! ah ! je brûle de la revoir !...

DUBOIS.

Nous y voilà... Tenez, Monsieur, je trouve que la maîtresse et la suivante ont toutes deux trop d'esprit pour faire de bonnes femmes !.....

ARMAND.

Chut ! Dubois, je les entends !

DUBOIS.

Oui, ma foi, regardez un peu la petite masque.

ARMAND.

Je la trouve mille fois plus jolie.... mais contenons-nous, je veux me venger à mon tour.

## SCENE XX.

Les Mêmes, CÉCILE, JUSTINE.

*Cécile a repris ses habits de tante.*

CÉCILE, *bas à Justine.*

Tu vas voir, Justine, comme il m'aime !

ARMAND, *jouant l'embarras.*

Ah ! Mademoiselle, je vous attendais avec impatience.

CÉCILE.

Ma nièce m'a dit, Monsieur, qu'elle vous avait laissé seul, et je viens réparer son impolitesse. Comment la trouvez-vous, ma nièce ?

ARMAND.

Comment je la trouve ! je suis honteux de ce que j'ai osé vous en dire.... je n'ai fait que l'entrevoir.... elle m'a laissé dans le ravissement.

CÉCILE.

Nous nous ressemblons, n'est-ce pas ?

DUBOIS, *à part.*

Un peu !

ARMAND, *s'animant.*

A s'y méprendre! et si ce n'était l'âge.... Cécile a nécessairement cette fraîcheur de jeunesse qui donne un charme inexprimable à toute sa personne.... une grâce plus naïve qui séduit.... qui subjugué....

DUBOIS, *bas à son maître.*

Bravo! Monsieur.

CÉCILE.

Ainsi ma nièce...

ARMAND, *avec feu.*

Ah! je n'essaierai pas de vous le cacher.... j'en suis fou, je l'a-dore.

JUSTINE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? mais c'est une vraie girouette!

CÉCILE.

Y pensez-vous, Monsieur, et vos principes..... votre résolution de ne jamais épouser une jeune femme?

ARMAND.

Aussi, Mademoiselle, le ciel me préserve de songer à l'é-pouser!

CÉCILE.

Comment, Monsieur?...

JUSTINE.

Ah! ça, il perd la tête!

ARMAND, *avec désordre.*

Pardonnez, je ne suis plus maître de mon délire.

CÉCILE.

Enfin que voulez-vous donc, Monsieur?

ARMAND, *de même.*

Je n'en sais rien.... Avant de connaître Cécile, j'osais élever mes vœux jusqu'à vous.... maintenant, les charmes de votre nièce... c'est un parti pris, je ne me marierai pas.

CÉCILE, *inquiète.*

Vous ne vous marierez pas?

ARMAND, *de même.*

Je sens que je ne pourrais faire un choix entre vous et Cécile, sans me rendre coupable d'ingratitude.... je ne puis épouser l'une sans offenser l'autre.... ainsi je m'éloigne pour toujours... je pars....

JUSTINE.

En voici bien d'un autre.

CÉCILE.

Ah! Justine, qu'avons-nous fait?

ARMAND.

L'absence peut seule me guérir de ma folie.... Dubois, vite des chevaux.

DUBOIS, *d'un air piteux.*

Ils sont prêts, Monsieur.

JUSTINE.

Oh ! les monstres.

### QUINTETTI.

ARMAND.

Oui, je m'éloigne de ces lieux,  
Qu je deviendrais trop coupable ;  
Femme chérie et trop aimable,  
Avec bonté recevez mes adieux...

DUBOIS, *à Justine.*

Soubrette adroite... et trop aimable,  
Avec bonté recevez mes adieux...

*Dus à son maître.*

Fort bien ! voyez comme elle enrage !  
Son dépit se lit dans ses yeux.

JUSTINE.

Partez donc, Messieurs, bon voyage !...

*A Dubois.*

Oh ! je vais t'arracher les yeux.

CÉCILE, *à part.*

Je sens que je perds mon courage,  
En lui voyant quitter ces lieux.

ARMAND, *à part.*

Elle soupire, allons, courage,  
Son amour se lit dans ses yeux.

CÉCILE, *avec dépit.*

Convendez-en, ce prompt voyage  
N'est qu'un détour.

ARMAND.

Qué dites-vous ?

( 37 )

CÉCILE.

Oui, je le vois bien, à ma nièce  
Vous sacrifiez ma tendresse.

ARMAND, *se jetant à ses pieds.*

Non, tel est mon triste destin,  
Car je l'adore et je vous aime,  
Et c'est par excès d'amour même  
Que je renonce à votre main.

## SCÈNE XXI.

Les Mêmes, DORVAL *au fond.*

DORVAL.

Que vois-je?

CÉCILE, *se cachant avec son éventail.*

Ciel! mon père.

DORVAL.

J'étouffe de colère!

DORVAL.

Quel scandale ! Corbleu! monsieur mon pupille, qu'est-ce que cela veut dire? aux genoux d'une femme que je ne connais pas! quand ma fille.... et moi qui ai la bonhomie d'aller me promener au bout du parc, tandis que Monsieur.....

ARMAND.

Vous êtes dans l'erreur.

DORVAL.

Diras-tu que tu n'étais pas à ses genoux?

ARMAND.

Oui, mais je jurais de l'oublier, de ne point l'épouser!

DORVAL.

Est-ce qu'on se met à genoux pour dire ces choses-là.... ( *A Cécile qui se cache toujours.* ) Parbleu! Madame, ne vous cachez pas; il faut bien que je connaisse les personnes qui me font l'honneur de venir me voir!

CÉCILE, *se découvrant en riant.*

C'est trop juste, Monsieur!

DORVAL.

Ah!... ma fille!...

ARMAND.

Sa fille !... vous m'avouerez que la ressemblance est incroyable... jusqu'à Monsieur qui s'y trompe !

DORVAL.

Qu'est-ce que tu parles de ressemblance ?

ARMAND.

Je dis, Monsieur, qu'il est fort drôle que vous preniez Mademoiselle votre sœur pour Madame votre fille.

DORVAL.

Ma sœur !... est-tu fou ?

ARMAND.

Mais ça ne fait rien !... vous m'avez surpris aux pieds de votre sœur, vous me destinez votre fille... il n'y a qu'un moyen d'arrêter ce scandale... c'est que je les épouse toutes deux.

CÉCILE.

Il sait tout !

DORVAL.

Deux femmes !

ARMAND, *souriant à Cécile.*

Je conviens que ce n'est pas trop l'usage... mais voyez si ça peut s'arranger....

DORVAL.

Ventrebleu ! je finirai par me fâcher.

CÉCILE.

Mon père, calmez-vous !... nous ne pouvons en conscience lui refuser ce qu'il demande !

DORVAL, *impatiente.*

Comment, toi aussi.

CÉCILE.

Eh ! sans doute, ne voyez-vous pas que Monsieur s'amuse, et que votre sœur et votre fille ne peuvent avoir qu'un mari à elles d'eux.

DORVAL, *cherchant à deviner.*

Ah !... ah !... attendez donc... je comprends... quelque nouvelle folie de ma Cécile.

JUSTINE, *à Armand.*

Fi, Monsieur, fi, ne pas se laisser attraper, quand nous y mettions tant de bonne volonté !

ARMAND.

Non, charmante Cécile; jouissez de votre triomphe, j'ai été complètement dans l'erreur, et ce n'est qu'au hasard que je dois la petite vengeance que je viens d'exercer.

CÉCILE.

A la bonne heure, au moins !

DORVAL, à sa fille.

Allons, folle, donne-lui ta main, et ne t'avise plus de faire la personne raisonnable...

DUBOIS, à son maître.

Ah ! Monsieur, la belle chose que la philosophie ! vous méprisiez la fortune, et vous voilà riche..... vous vouliez une tante, vous épousez une nièce.... ma foi, votre exemple m'entraîne....  
( Prenant Justine sous le bras ) et je me fais philosophe.

### CHOEUR FINAL.

Amour constant, gaieté piquante,  
Venez serrer les plus doux nœuds,  
Venez embellir par vos jeux  
L'hymen de notre *Jeune Tante*.

FIN.